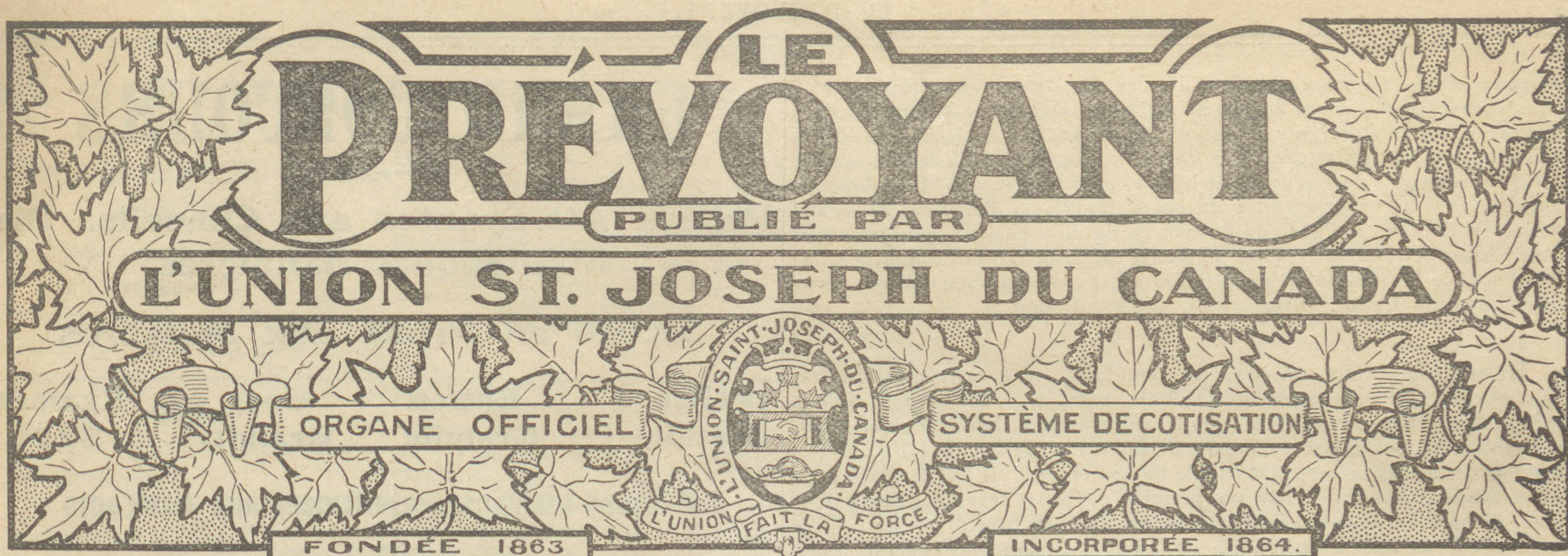




VOLUME XIV.—No. 5.

OTTAWA, ONT., MARS 1909.

Abonnement \$1.00 par an

LE DEVOIR DU MUTUALISTE

Dans un des derniers numéros du "Prévoyant", par un article visant principalement les ouvriers n'appartenant à aucune société de secours mutuel, j'ai tenté de définir le but, la raison d'être de la mutualité. J'ai essayé de démontrer que l'ouvrier n'avait rien à gagner à rester isolé, et que, seule, son affiliation à une société de secours mutuel pouvait lui permettre d'envisager l'avenir sans crainte, sans défaillance, avec la certitude d'être secouru dans les jours sombres et de ne pas laisser sa famille sans ressources en cas de malheur. L'exemple que j'ai cité à ce sujet a dû démontrer à ces insoucieux pères de famille combien de larmes et de privations leur imprévoyance et leur incurie pouvaient coûter à leur famille le jour où la mort viendrait la priver brutalement de son soutien naturel.

Le but qui me guidait en écrivant cet article, ce qui m'encourageait, malgré mon peu de facilité à manier la plume, à jeter cet appel aux ouvriers et à plaider la cause si belle de la mutualité, c'était mon ardent désir de rallier à cette cause le nombre encore trop grand d'ouvriers qui y restent indifférents. C'était encore l'espoir de parvenir à faire pénétrer en eux cette idée que, sans se soutenir, sans s'entr'aider les uns les autres, sans mutualité enfin, — ce mot résume tout, — jamais l'ouvrier ne parviendrait à améliorer sa position, jamais il ne parviendrait à se libérer de l'angoisse tourmentante du lendemain. Jamais non plus, quoi qu'il fasse, il ne parviendrait à sortir de sa sphère actuelle, si étroite qu'elle soit.

Car il est indéniable que la mutualité instruit les peuples, en ce sens qu'elle leur fait étudier davantage les conditions actuelles de l'existence et les excite à chercher les moyens de les améliorer ; — elle les rend meilleurs, en ce sens qu'elle travaille à répandre parmi eux cette parole sublime : "Aimez-vous les uns les autres", et surtout qu'elle s'applique à en répandre la pratique ; en ce sens qu'elle les fait compatir aux misères des malheureux et qu'elle leur procure les moyens, non de supprimer leurs souffrances, — la souffrance est éternelle, hélas ! et tant qu'il y aura des humains sur cette terre, il y en aura parmi eux qui souffrent et qui pâtissent ! — non de supprimer leurs souffrances, dis-je, mais, tout au moins, de les diminuer, de les atténuer. Et enfin, la mutualité élève les peuples, en ce sens qu'elle leur donne l'espoir d'un avenir meilleur, qu'elle leur fait voir, en une vision prophétique, ce tableau bien fait pour réjouir tous les cœurs épris d'idéal et de charité : la Mutualité régénérant le monde, supprimant les discordes et les haines, rapprochant les peuples et les unissant dans un même élan de fraternité, dans une même communion d'idées et d'intérêts !

C'est là ce que je voulais faire comprendre aux indifférents, aux sceptiques et aux adversaires de la mutualité. Car il en existe, hélas ! pour qui ce mot et l'idée qu'il comporte resteront toujours incompréhensibles. Il en est qui ne voient, dans tout effort fait pour améliorer la condition matérielle et morale de l'ouvrier, qu'un but mercenaire et intéressé. Il en est aussi qui, ayant déjà bien souffert dans le passé de leur manque de prévoyance, ne peuvent arriver à comprendre qu'il leur suffirait d'un réveil d'énergie, d'un peu de bonne volonté, pour s'éviter, à l'avenir, des peines et des soucis. Ceux-là sont heureusement peu nombreux, et leur influence ne sera jamais suffisante pour contrebalancer celle des adeptes de la mutualité.

Aussi, n'est-ce pas à eux que je m'adresse aujourd'hui, mais aux ouvriers que les nombreux avantages des sociétés de secours mutuel ont convaincu et qui s'y sont enrôlés, à ceux particulièrement qui, Canadiens-français dignes de ce nom, se sont enrôlés dans la plus belle, dans la plus prospère des sociétés canadiennes-françaises : dans l'Union St Joseph du Canada.

C'est eux que je voudrais voir imbus de cet esprit de confraternité, de ce zèle, de ce dévouement qui animent les ouvriers de France et leur fait accomplir des miracles en fait de propagande ; qui les fait se dévouer corps et âme pour enrôler dans la grande armée mutualiste leurs frères, leurs amis, leurs camarades d'atelier ; qui les fait se dépenser sans compter pour mettre sur la vraie voie, sur la route du bonheur, ces insoucients qui, sans eux, iraient s'égarer dans les chemins de l'imprévoyance, chemins bordés de ronces et d'épines déchirant l'imprudent qui s'y engage, lui enlevant, lambeau par lambeau, sa foi dans un avenir meilleur, son espoir d'une vieillesse heureuse, et le laissant bientôt, épave lamentable, vivant symbole de l'imprévoyance, en proie à toutes les affres de la misère et de l'indigence. C'est eux que je voudrais voir, apôtres ardents et convaincus, prêcher le sublime évangile de la mutualité à ces sceptiques, à ces indifférents dont je parlais tout à l'heure. Qu'ils imitent cet admirable mouvement de solidarité qui anime leurs confrères des vieux pays, et qui tend à réunir la classe ouvrière toute entière sous l'ombre bienfaisante de la mutualité ! Qu'ils ne croient pas leur tâche terminée dès qu'ils ont payé leurs contributions et assisté à quelques réunions ! Qu'ils ne se croient pas quittes envers la société et envers eux-mêmes dès qu'ils ont mis les leurs à l'abri du besoin ! Qu'ils cherchent à convertir ces insensés qui, par ignorance ou parti-pris, se sont jusqu'à présent refusés à accepter les bienfaits de la mutualité ! Qu'ils leur démontrent de quel côté se trouvent leurs véritables intérêts, et cela, par des exemples propres à frapper leur imagination.

x x x

Ces exemples ne manquent pas, d'ailleurs, et il n'est nullement nécessaire d'en inventer. Cherchez autour de vous, parmi vos parents, parmi vos amis, parmi vos camarades d'atelier. Peut-être, un jour, la maladie est-elle venue frapper à la porte de l'un d'eux. Elle est entrée dans ce logis en conquérante, en chassant la joie et le bonheur, y prenant insolemment leur place et dévorant, en quelques jours, les maigres économies amassées avec tant de peine pendant des mois de durs labeurs. Elle y a précédé la mort, dont la faulx est venue brutalement achever l'œuvre si bien commencée. Et alors, c'est le douloureux calvaire de la veuve qui commence, les privations qu'elle doit endurer, elle et ses enfants. C'est le foyer sans feu pendant les durs froids de l'hiver. C'est aussi, hélas ! la huche sans pain, alors que l'estomac réclame impérieusement sa pitance quotidienne. C'est bien souvent ensuite la débauche, compagne inséparable de la misère, qui vient achever de désorganiser ce foyer si heureux naguère !

Dites, vous qui lisez ces lignes, avez-vous quelquefois assisté à cet effondrement, à cette "décapitation d'un foyer", selon le mot si juste et si profond d'un célèbre mutualiste français ? Oui, sans doute. Et cette pitié, cette compassion qu'éprouve tout homme de cœur devant une